



LA FUITE DE GRADLON

(LUMINAIS, Musée de Kemper.)

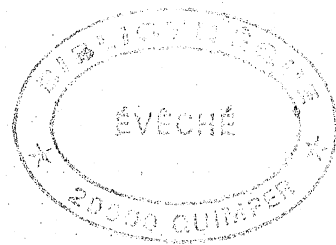
... Gwenolé dit à Gradlon : « Jette à la mer le démon que tu portes en croupe. »

LA VIE ET LA LÉGENDE ✧ DE SAINT GWENNOLE ✧

✧ ✧ ✧ ✧ ✧ ✧ PIERRE ALLIER

✧ PRIX DE KEROUARTZ 1907 ✧

UNION RÉGIONALISTE BRETONNE



♣ LIBRAIRIE BLOUD & C^{ie}
7, PLACE St-SULPICE, PARIS.
REPRODUCTION ET TRA-
DUCTION INTERDITES ♣

MÊME SÉRIE

DOTTIN (Georges), Professeur à l'Université de Rennes. — **Les livres de saint Patrice (505)**..... 1 vol.
GOFFIN (Arnold). — **La Vie et Légende de Madame Sainte Claire**, par le Frère Mineur François Dupuis (1563), Introduction, Préface et Notes par Arnold Goffin. 2 vol. (434-435).

1 fr. 20

Il a été tiré 50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

5 fr.

I **Fioretti. Les Petites Fleurs de la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ, Saint François d'Assise**
2 vol. (516-517)..... 1 fr. 20

Il a été tiré 5 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Prix..... 5 fr.

LABRIOLLE (P. de), professeur à l'Université de Fribourg. — **Vie de Paul de Thèbes et Vie d'Hilarion**, par saint Jérôme (436)..... 1 vol.



LES GRANDS PAPES

BRUGERETTE (J.). — **Grégoire VII et la Réforme du XI^e siècle (352)**..... 1 vol.

Innocent III et l'apogée du pouvoir pontifical (353)
1 vol.

DESLANDRES (Paul). — **Innocent IV et la chute des Hohenstaufen (429)**..... 1 vol.

GRAZIANI (Paul). — **Boniface VIII et le premier conflit entre la France et le Saint-Siège (393)**..... 1 vol.
Sixte-Quint et la réorganisation moderne du Saint-Siège (430)..... 1 vol.

LA VIE DES SAINTS

Chefs-d'œuvre de la littérature hagiographique.

—O—

S'il est vrai que le vivace témoignage des saints reste, aujourd'hui plus que jamais, la plus pénétrante et la plus efficace des apologétiques, on ne s'étonnera pas de voir les éditeurs de Science et Religion consacrer une nouvelle série de leur collection à l'histoire intime de la sainteté. Ils n'ont garde d'oublier que la vie des saints, comme toutes les autres études historiques, est aujourd'hui soumise à des méthodes sévères, et ils ne se flattent pas de rivaliser avec les bons travailleurs qui, à cette heure même, renouvellent et enrichissent la littérature hagiographique. Obligés à la modestie par l'exiguité même de leurs brochures, on ne les rencontrera pas sur les brisées des savants. Non, mais à l'ombre et sous le couvert de la science d'autrui, ils croient deviner un joli ruban de route où de pieuses moissons les attendent. Ils voudraient retrouver dans les chroniques des contemporains le premier écho du témoignage des saints ; ils voudraient suivre ce témoignage tel qu'il se transfigure, avec le temps, dans l'âme des foules et

dans l'imagination des panégyristes ; ils voudraient encore, à côté des grands thaumaturges et des saints canonisés, exhumer le souvenir frêle et charmant des vertus qu'a négligées la grande histoire. Traduire et annoter les vieilles chroniques et les textes hagiographiques de premier ordre, rééditer, dans leur français naïf ou grandiloquent, ces anciennes Vies que les bibliophiles se disputent, raconter de simples existences qui n'ont pas encore trouvé de biographes, grouper autour d'un même saint populaire quelques discours ou quelques poèmes de choix, ils n'auront pas plus hautes prétentions. Mais à cette humble tâche ils se promettent de travailler avec amour. Ils rêvent de ciseler leurs minces brochures comme autant de reliquaires. S'il plaît à Dieu, cette nouvelle série de Science et Religion, en même temps qu'elle intéressera les âmes pieuses, offrira une collection de précieux documents aux curieux de psychologie religieuse. Sans mettre aucunement en question les droits de l'histoire, nos collaborateurs n'entendent pas faire à proprement parler œuvre critique. Leur but est d'étudier, à travers les siècles, le rayonnement de la vie des saints.

A ce point de vue, la légende est encore de l'histoire. Les sentiments des premiers biographes ou panégyristes, les œuvres d'art que la Vie des Saints a inspirées, les obscures vertus qui se sont allumées à cette flamme, aucune de ces manifestations de vie chrétienne n'est négligeable, et volontiers nous faisons nôtres les belles paroles que Montalembert gravait au

seuil de Sainte Elisabeth : « La seule pensée de les omettre (les légendes) ou même de les pallier, de les interpréter avec une adroite modération, m'eût révolté... c'eût été une inexactitude coupable... c'eût été aussi une hypocrisie, car nous avouons sans détour que nous croyons de la meilleure foi du monde à tout ce qui a été jamais raconté de plus miraculeux sur les saints de Dieu en général et sur sainte Elisabeth en particulier... Même si nous n'avions pas le bonheur de croire avec une entière simplicité aux merveilles de la puissance divine qu'elles racontent, jamais nous ne nous sentirions le courage de mépriser les innocentes croyances qui ont ému et charmé des milliers de nos frères pendant tant de siècles ; tout ce qu'elles peuvent renfermer même de puéril, s'exalte et se sanctifie à nos yeux pour avoir été l'objet de la foi de nos pères, de ceux qui étaient plus près du Christ que nous ; et nous n'avons pas le cœur de dédaigner ce qu'ils ont cru avec tant de ferveur, aimé avec tant de constance. »

AVANT-PROPOS

Les Saints de Bretagne ont joué dans l'Histoire des origines armoricaines un rôle capital : il faut voir en eux, comme l'a bien montré Arthur de La Borderie, les fondateurs spirituels et temporels de la nation bretonne.

Venus de Grande-Bretagne aux v^e et vi^e siècles, à la tête de tribus émigrantes qui fuyaient devant l'invasion anglo-saxonne, ils n'ont pas été seulement des évangéliseurs, mais des défricheurs de forêts et des bâtisseurs de villes.

A la proue des curachs de peaux de bêtes qui cinglent vers la patrie nouvelle à travers l'Océan, on les voit se dresser, conjurant les bourrasques et les brumes, apaisant les flots. Vers eux des grappes d'anges descendent des nuages, et, du battement de leurs ailes, poussent doucement les voiles de cuir vers l'Armorique, tandis que retentit le chant des Psaumes. Une auréole lumineuse brille à leur front. Lorsqu'ils débarquent sur les grèves, au pied des forêts, les voix des sources s'unissent au chant des oiseaux pour les saluer. Devant eux les animaux sauvages s'agenouillent et les arbres inclinent leurs branches. Les plus

terribles dragons les suivent, dociles comme des agneaux ; des biches, des cerfs et des loups se font les compagnons de leur solitude. Dans leurs cabanes feuillues, blotties au plus profond des combes, ils sont les rois pacifiques des êtres et des choses, et, vainement, pour les tenter, l'Esprit Malin épuise ses ruses et ses sortilèges : leur exquise douceur et leur parfaite bonté triomphent de toutes ses embûches.

Mais ces thaumaturges sacrés ne se contentent pas de mériter, par la prière et la contemplation, des joies éternelles : ils ont une autre mission. D'abord, convertir à l'Evangile les peuplades païennes, rares survivantes de la civilisation gallo-romaine ; ensuite, transformer en laboureurs les exilés de Grande-Bretagne, tribus errantes de chasseurs et de bergers, que la rude entreprise d'un travail de défrichement rebutait. Contre la forêt géante et vierge, les cénobites commencèrent une lutte sans merci. Ils troussèrent leurs sayons de poil de chèvre, s'armèrent de haches, et bientôt des moissons dorées ondoyèrent là même où, sous le couvert des inextricables landiers, pullulaient les aurochs et les ours. Puis, les premiers clochers lancèrent vers le ciel leurs bras de chêne mal équarris ; au creux des vallées, de petites communautés apparurent. Les paroisses d'aujourd'hui ne sont pas autre chose que ces colonies primitives, et elles ont conservé, dans la suite des siècles, le nom du chef laïque ou du chef religieux qui les avait établies.

Un des plus illustres d'entre tous les anachorètes venus d'outre-mer fut sans contredit Gwennolé, l'ami

du roi Gradlon et de Corentin, premier évêque de Kemper. De tous les Saints de Bretagne, il n'est pas seulement le plus saint et le plus breton, mais aussi celui dont nous connaissons le mieux l'existence, grâce au précieux Cartulaire de cette abbaye de Landévennec qu'il avait fondée.

Au ix^e siècle, un abbé de Landévennec, du nom de WRDISTEN, voulant fixer le reflet des divines perfections du fondateur de sa famille monastique, rédigea sur les feuillets de vélin d'un Cartulaire « à la prière unanime de ses frères, assure-t-il, la vie du saint et éminent père des moines, Winwaloeus ». C'est un panégyrique naïf, fleurant bon le vif enthousiasme du disciple pour son père spirituel ; une narration pittoresque, attachante, qui par malheur est alourdie souvent de trop longues digressions pieuses. C'est aussi un précieux document d'Histoire, car WRDISTEN, qui vivait plus de trois siècles après Gwennolé, ne s'est pas inspiré seulement de la tradition orale (on pourrait alors douter de l'autorité de son œuvre), mais aussi, comme il le répète à plusieurs reprises, des *antiqua scripta, veterum cartæ, monumenta patrum venerabilium, sacra historia gestorum sancti Winwaloei*. « Et cependant, ajoute-t-il avec effacement, je ne veux empêcher personne de consulter ces documents anciens et je ne veux pas qu'on les détruise après m'en être servi moi-même. Mais, que le nouvel historien tienne compte des travaux de ceux qui l'ont précédé, qu'il marche entre les deux voies, choisissant ici et là ce qui lui plaira davantage,

qu'il relise mon œuvre sans négliger les autres, et surtout qu'il ne la décrie pas, qu'il ne la frappe pas à coups répétés du bélier de l'envie, car elle s'appuie sur l'autorité de nos devanciers. »

Aussi, cette *Vita sancti Winwaloei*, dont la Bibliothèque de Kemper possède l'original, n'est pas seulement le plus ancien document de l'Histoire de Bretagne, mais encore un des plus importants, car la substance historique qu'on en peut tirer, écrit Arthur de La Borderie, renferme, à peu de chose près, tout ce qu'on sait de la Cornouaille continentale avant le ix^e siècle, et fournit une partie essentielle des notions venues jusqu'à nous sur l'établissement des Bretons insulaires dans la péninsule armoricaine.

C'est d'après l'œuvre de WRDISTEN que le récit qui va suivre a été composé. Toutefois, l'auteur n'a pas cru devoir omettre la légende d'Ys sur laquelle la *Vita sancti Winwaloei* reste muette. Le rôle de Gwennolé dans ce drame a été souvent mal interprété par les traditions populaires.

A la première hagiographie bretonne collective, qu'Albert Le Grand fit paraître en 1636, *Les vies, gestes, mort et miracles des Saints de la Bretagne-Armorique*, nous n'avons rien emprunté. Le dominicain morlaisien a écrit une vie de saint Gwennolé remarquable par la touchante simplicité et le charme ingénu du style, mais dénuée de toute couleur locale et d'après des versions plus récentes que celles du Cartulaire.

Dans les siècles de merveilleux le criticisme n'a que faire, et l'hagiographe qui passerait au crible philoso-

phique les solides témoignages de la foi populaire n'écrirait qu'une œuvre terne et ennuyeuse. Au xviii^e siècle, comme la critique historique venait de naître, un savant bénédictin, dom Lobineau, fort du scepticisme mis à la mode par les philosophes et les encyclopédistes, considéra les miracles stupéfiants des vieux cénobites bretons comme des « tissus de fables plus propres à divertir les libertins qu'à édifier les fidèles » et s'avisa d'en élaguer les « extravagances ». Des traditions pieusement glanées par Frère Albert au hasard de ses pérégrinations dans nos campagnes où il prêchait et quêtait pour son Ordre, le Luiher de l'hagiographie armoricaine fit le triage. Brutalement, sous le prétexte qu'elles étaient inconnues de la pure orthodoxie, il arracha du bouquet légendaire les plus belles fleurs ; mais aussitôt la poésie qui en était le suave parfum s'envola, cette poésie dont Ozanam a dit qu'elle s'enroule autour des faits réels comme le liseron autour du blé mûr.

Que si le lecteur était tenté de sourire de la prodigieuse puissance de Gwennolé, je lui répéterais volontiers la rude injonction du bon frère Albert : *P'interdits absolument la lecture de ce livre aux Athées, aux Libertins, aux Indiferents, aux Heretiques, et à ces fuffifans qui mefurans la puissance de Dieu au pied de leurs cerveaux mal timbrez, se morguent des merveilles qu'il a opéré par fes ferviteurs, et ne croient rien de ce qui passe la cime de leurs foibles entendemens, voulans captiver la foy fous les Loix de la raison.*

ARRIVÉE DE FRAGAN EN BRETAGNE-ARMORIQUE

—o—

Au cinquième siècle de notre Salut, l'île de Grande-Bretagne que peuplaient nos ancêtres les Bretons fut envahie par des Barbares venus du Nord. L'impitoyable dévastation de ces hordes, victorieuses par le nombre, contraignit les insulaires à s'enfuir sur mer à la recherche d'une nouvelle patrie. Un long mouvement d'émigration commença qui dura près de deux siècles.

Tantôt par clans, tantôt par familles, et à mesure que la violence et le désastre de l'invasion les y obligeaient, les fugitifs s'embarquèrent sur la côte occidentale de leur île, à tout hasard, confiants en Dieu, conduits par ceux d'entre eux que leur courage ou leur piété avaient désignés au commandement : des guerriers et des moines.

Une terre qui barrait l'horizon du côté du Sud arrêta cette fuite vers l'inconnu sur l'Océan mystérieux :

c'était la péninsule armoricaine où les émigrés aborderent.

Une des premières bandes qui passa ainsi de Grande-Bretagne en Armorique était commandée par un chef du nom de Fragan, cousin du roi breton Catoui.

Pour arracher à la férocité brutale des Angles sa femme Guen et ses deux fils, Weithnoc et Jacut, Fragan avait fui sa première patrie, escorté d'une suite peu nombreuse.

Après quelques jours de traversée, et comme il se tenait à la proue de son navire, scrutant l'horizon, il aperçut dans le lointain une ligne verdoyante de forêts. La terre était proche ; bientôt la flottille longea une grève de sable fin, et, lorsqu'elle fut à l'embouchure de la petite rivière de Brahec, Fragan, trouvant ce lieu propice à l'atterrissement, donna l'ordre à ses compagnons de tirer les barques loin du flot.

S'enfonçant ensuite avec eux dans l'intérieur du pays, il s'arrêta après quelques heures de marche dans une vallée abritée des vents, ombragée par de grands arbres et traversée en son milieu par un petit fleuve qu'on nomme Gouët.

Hâtivement les guerriers dressèrent quelques huttes de branchages, et Fragan décida d'établir là son *plou*, colonie lointaine, image sur la terre étrangère du clan de la terre natale, tribu nouvelle formée par les compagnons d'exil dont les misères souffertes en commun avaient resserré l'étroite union.

De ce jour, ce territoire prit le nom de Plou-Fragan qu'il porte encore aujourd'hui.

La péninsule armoricaine où venait d'aborder Fragan était peu peuplée. De fréquentes incursions des Normands avaient décimé les habitants et supprimé toute organisation publique. De la civilisation gallo-romaine il ne restait que des ruines. La forêt régnait en maîtresse, elle avait jeté d'un océan à l'autre sa tunique verte, et les champs abandonnés avaient disparu sous le dôme de ses arbres.

Les ronces grimpantes et le lierre avaient pris d'assaut les cités détruites et les voies abandonnées, couvrant de leur fouillis épais ces vestiges d'un passé aboli. La vie mystérieuse des fauves, des reptiles et des oiseaux troublait seule le silence de la solitude ombreuse.

Dans les profondeurs inconnues de ce monde sylvestre s'enfoncèrent les furtifs, armés d'épieux et de haches. Ils chassèrent les loups, les sangliers et les ours, capturèrent les chevaux sauvages, menèrent paître leurs troupeaux dans l'herbe grasse des sous-bois.

Ils connurent l'existence libre et aventureuse des chasses journalières, les patientes embuscades devant les tanières des loups, les corps à corps furieux avec les ours aux lourdes mâchoires, la recherche fiévreuse des pistes et la joie bruyante des victoires, lors des prises heureuses, quand les sangliers traqués dans leurs bauge hérissaient leurs poils rudes et déchiraient le sol de leurs défenses aiguës.

Parfois Fragan et ses compagnons montaient sur leurs barques et cinglaient vers le large d'où ils reve-

naient avec d'abondantes pêches. Sur la mer et dans la forêt leur domaine était infini.

Les travaux de l'agriculture ne les attiraient pas, non que la terre fût stérile, mais devant la luxuriante abondance de la nature vierge ils se sentaient vaincus.

Quelle audace ne leur aurait-il fallu, et quel effort tendu de volonté tenace pour mener à bien cette lutte incessante contre l'exubérance redoutable de la végétation sauvage ! Ils ne s'arrêtèrent pas à l'idée d'une victoire contre l'inimitié sourde du sol, et, par crainte, épargnèrent leurs efforts.

ENFANCE DE GWENNOLE

—o—

UNE année s'était écoulée depuis l'arrivée de Fragan en Bretagne-Armorique quand sa femme Guen lui donna un fils.

Lorsqu'il vint au monde, le petit corps frêle de l'enfant était aussi blanc que le lait ou la neige, aussi pâle qu'un rayon de lune, et son père en le voyant s'écria :

« *Guen-ol-é !* » — « Il est tout blanc ! »

Et ce nom lui resta, présage de la candeur et de l'innocence de sa vie.

Guen éleva son fils et l'instruisit jusqu'à l'âge de sept ans. Fragan se réjouissait de le voir grandir en force et en beauté, mais s'étonnait parfois du caractère songeur et contemplatif de l'enfant.

L'ardeur juvénile de Gwennoles ne s'épanchait pas en jeux bruyants, il ne s'émerveillait pas des grands chevaux de son père, hennissants et impétueux ; ni des épées effilées, ni des lourds épieux, ni des butins de chasse rapportés triomphalement.

Comme ses petits compagnons, il ne rêvait pas de partir en longues chevauchées contre des animaux monstrueux ou vers des conquêtes lointaines.

Devant le spectacle grandiose de la forêt, il songeait à quelque retraite profonde où, dans la seule compagnie des choses, son rêve de paix serait réalisé.

Mieux que le monde et que sa vaine agitation lui plaisaient la solitude et le recueillement silencieux de la prière. Mieux que le cercle d'or des chefs et les tuniques chatoyantes, le froc de peaux de chèvre et le bourdon des pieux ermites.

Mais Fragan ne l'entendait pas ainsi : il chérissait grandement son dernier fils et ne voulait — fût-ce pour l'unir à Dieu — s'en séparer.

Croyant que la décision de l'enfant n'était qu'un caprice passager, il s'y opposa de toutes ses forces. Gwennoles, sans désespérer, pria et supplia le Ciel de l'aider à vaincre l'obstination de son père. Une telle ferveur méritait d'être récompensée.

Un jour, Fragan, entouré de ses bergers, faisait paître ses troupeaux dans la campagne.

Tel qu'Abraham et Loth et les patriarches de l'Ancien Testament, il ne dédaignait pas de s'occuper avec un grand soin de son bétail et de s'assurer par lui-même de la vigilance de ses bergers. Souvent des loups affamés, profitant de l'inattention des pâtres, avaient emporté dans leurs crocs puissants de timides brebis.

Et le maître marchait à pas lents dans l'herbe haute des pâturages, tout à sa joie d'admirer les toisons épaisses et les pelages lustrés, lorsqu'un vent violent se leva qui chassait devant lui de lourds nuages.

Bientôt l'éclat du soleil fut voilé et la nuit se fit, éclairée seulement de flamboyants éclairs. Puis une pluie glacée tomba à torrents, et le tonnerre roula des grondements sourds.

Tandis que les animaux épouvantés se dispersaient, et que les bergers, en toute hâte, sous des arbres proches tordus par les rafales, cherchaient un abri, Fragan fut immobilisé par une terreur subite. Le zigzag foudroyant d'un éclair l'obligea de fermer les yeux, et il tomba sur les genoux, croyant sa dernière heure venue.

Mystérieusement inspiré, le père de Gwennolé se recommanda à Dieu, faisant le vœu de ne plus s'opposer au pieux désir de son fils s'il échappait vivant de ce cataclysme.

Aussitôt la pluie s'arrêta, les vents tombèrent, le soleil rayonnant apparut dans la déchirure des nuages,

et Fragan connut ainsi que la puissance divine favorisait Gwennolé.

Revenu près de sa femme, il lui raconta ce qui était arrivé : elle s'en réjouit, car des voix intérieures lui assuraient que leur enfant avait été choisi par la Providence pour réaliser de grands desseins.



DÉPART POUR L'ÎLE LAVRÉ



OR, en ce temps-là, un cénobite du nom de Budoc, venu de Grande-Bretagne dans une auge de pierre, et dont la réputation de sainteté était fameuse, avait bâti sur l'île Lavré, petit rocher de l'archipel de Bréhat, le premier monastère de Bretagne-Armorique.

Budoc y recevait non seulement des novices et de futurs moines, mais aussi tous les enfants qu'on voulait bien lui confier. Il leur enseignait la scolastique, les sciences sacrées et profanes.

Détaché des choses terrestres, sanctifié par d'incessantes prières, aussi loin des hommes qu'il était près de Dieu, le savant et austère abbé qu'on surnommait le « docteur très élevé » était entouré d'une haute vénération.

Fragan n'était pas sans avoir souvent entendu vanter les qualités de ce saint homme, et il eut le désir de lui confier l'éducation de son fils. Nulles mains, mieux que les siennes, ne sauraient pétrir et modeler à l'image de la vertu l'âme pieuse du néophyte.

Après s'être arraché aux embrassements de sa mère qui avait entouré ses années d'enfance d'une si tendre sollicitude, Gwennolé s'embarqua avec Fragan pour l'île Lavré.

Et Guen restée seule ne s'attrista pas de les voir s'éloigner sur la mer immense, car elle savait qu'il est écrit : « Tu quitteras ton père et ta mère pour Me suivre. »

Un vent propice gonflait les voiles. Fragan au gouvernail dirigeait sa barque vers le Nord. Gwennolé, heureux de cette traversée rapide, imaginait l'accueil que lui ferait Budoc, et sa rêverie suivait le choc mouvant des vagues.

Un cri brusque de son père l'arracha à sa contemplation, il leva la tête et vit que des nuées noires accouraient vers eux du fond de l'horizon.

Quelques instants après, un ouragan de grêle se déchaîna, puis une brume épaisse descendit sur la mer, et Fragan chercha vainement sa route dans l'obscurité. Une hésitation lui vint : cette tempête n'était-elle pas un avertissement du Ciel leur enjoignant de ne pas aller plus avant ?

Les vagues se lançaient furieusement le frère esquit qui tantôt bondissait sur leurs crêtes blanches, tantôt s'abîmait dans des profondeurs verdâtres.

Fragan fit part de sa crainte à Gwennolé qui lui répondit en souriant :

« Les croyants n'ont rien à redouter de la puissance de Dieu. C'est lui qui a créé le Ciel et les astres, Il peut tout. Rendons grâce à Sa divine Majesté. »

Et comme l'enfant faisait le signe de la Croix, la mer démontée s'apaisa, la barque cessa de crier sous l'étreinte puissante des flots, le brouillard se dissipa, et l'île Lavré apparut à l'horizon, blanche de soleil, entourée de hauts récifs.

Les deux voyageurs abordèrent bientôt dans une petite crique où de nombreuses embarcations étaient déjà amarrées. Puis, escaladant la falaise par un sentier taillé dans le roc, ils atteignirent le sommet de l'île.



LE MONASTÈRE DE BUDOC

—o—

Ils entrèrent dans l'enceinte du monastère après avoir traversé un rempart de pierre précédé d'un fossé.

Devant eux se dressait une église dont les assises étaient faites de solides moellons de granit. Autour se pressaient les cellules monastiques, petites logettes

séparées où se retiraient les religieux pour prendre leurs repas et prier en dehors des offices communs.

Plus loin, entre le vallon et la mer, étaient disséminées çà et là dans les rochers des cellules de granit en forme de ruche, à porte basse où l'on accédait par un étroit escalier. Ces ermitages, appelés dans le langage monastique « le Désert », étaient le lieu de retraite où les moines, loin de la vie commune pour un temps, venaient se soumettre à de dures austérités ascétiques.

Fragan se fit indiquer la demeure de l'abbé. Elle était construite un peu en arrière sur un petit monticule d'où la vue dominait toute la communauté.

Pour s'y rendre, ils passèrent devant une forge, puis devant un atelier de charpenterie où des moines, les bras nus jusqu'à l'épaule, taillaient à coups de hache de longs madriers.

Arrivés près de la cellule abbatiale, Fragan et Gwennolé aperçurent par la porte entr'ouverte le vénérable Budoc agenouillé, les mains jointes, dans l'attitude humble de la prière.

Ayant entendu des pas, l'abbé se retourna, vint à leur rencontre et les reçut aimablement.

Il était vêtu d'une tunique blanche et d'une cuculle de peau de chèvre rougeâtre, dont le poil était en dehors.

Sa physionomie rayonnait de douceur et de bonté. Selon la règle de la tonsure celtique, ses cheveux étaient coupés ras jusqu'au milieu du crâne entre les deux oreilles. Une longue barbe descendait sur sa poitrine.

Fragan exposa sa requête, et Budoc y accéda volontiers disant à Gwennolé qui, tout joyeux, s'était jeté à ses pieds :

« Relève-toi, pieux enfant, c'est le Seigneur qui t'a conduit vers moi. Puisse la vie que tu vas mener ici te rapprocher de la sainte perfection, car il est écrit : Tu seras saint parmi les Saints, et perversi parmi les pervers. — Je t'enseignerai les sept arts, les sciences sacrées et profanes, mais tu ne t'enorgueilliras pas de ton savoir, car c'est Dieu qui te le donnera. L'ignorant, comme le savant, est sa créature. Tu travailleras à la sueur de ton front avec abaissement et contrition de cœur, méprisant les louanges humaines, car il vaut mieux être le dernier dans la maison de Dieu que le premier parmi les hommes. Je lis dans tes yeux une sagesse plus grande que ton âge. Sois béni ! »

Et ils louèrent ensemble le divin Sauveur.

Puis Budoc les invita à partager son frugal repas. Il leur servit des fruits sauvages, quelques herbes, un pain grossier dont la farine était mêlée de cendre et — se départant en leur honneur de son austérité coutumière — des petits poissons pêchés la veille par un novice.

Fragan, après s'être reposé des fatigues du voyage, après avoir visité l'église, les ateliers, les bâtiments agricoles et les classes où Budoc forgeait ses ouvriers évangéliques, prit congé de son fils et du saint homme, se recommandant à leurs prières.



PREMIERS MIRACLES

—O—

ENTRE tous ses jeunes condisciples, Gwennoilé se distingua bientôt par sa science et sa piété.

Il fit de rapides progrès dans la langue latine, puis s'adonna avec soin à l'étude de l'Écriture Sainte. Il semblait chéri du Ciel pour son insigne vertu, ainsi qu'en témoignèrent plusieurs miracles qu'il accomplit à l'âge où les enfants commencent à peine à se dépouiller de leur ignorance terrestre.

Budoc avait résolu d'aller passer quelques jours sur le continent. Il quitta l'île Lavré, recommandant à ses écoliers de ne pas abuser de la liberté que leur laissait son absence. Mais les plus jeunes, heureux de ces vacances inattendues, partirent dans la campagne en courant comme des fous, si bien que l'un d'eux tomba et se cassa net une jambe.

Ses amis, effrayés, le relevèrent et le rapportèrent inanimé au monastère où l'émoi fut grand. Moines, novices, écoliers se désolaient, essayant en vain de ranimer l'enfant.

Alors Gwennoilé, après avoir prié avec ferveur, s'approcha du jeune étourdi, fit le signe de la Croix sur sa blessure et dit :

« Au nom du Seigneur tout-puissant qui t'a créé de

rien, mon frère, lève-toi et viens avec nous chanter ses louanges. »

A ces paroles, le blessé se leva, sain et dispos, louant Dieu et Gwennoilé.

Ayant appris ce miracle à son retour, Budoc en témoigna une grande estime à son nouveau disciple et lui confia pour les instruire plusieurs de ses camarades.

L'un d'eux, nommé Tethgon, à qui Gwennoilé enseignait les Saintes Ecritures, avait accoutumé de mettre par écrit les leçons de son maître, puis de s'en aller par les champs, son manuscrit à la main, pour les apprendre, loin du bruit et des jeux de ses amis.

Un jour de grande chaleur, il s'endormit à l'ombre d'un arbre, et, tandis qu'il dormait, un serpent le piqua au pied.

Réveillé par la douleur, Tethgon vit avec épouvante son corps tout noir et déjà enflé. Il courut en larmes vers Gwennoilé qui lui reprocha d'abord sa paresse, puis, touché de son repentir sincère, supplia Dieu de le sauver.

Aussitôt le venin s'écoula goutte à goutte de la morsure, et l'enfant fut guéri.

~~~~~

## RÉSURRECTION DE MAGLUS

—o—

A PEU de temps de là, Gwennoilé qui était allé passer quelques jours de vacances dans sa famille, assista sur la grève de Brahec à une grande course.

Rhigall, chef d'un *plou* voisin, fameux éleveur de chevaux sauvages, et qui se vantait sans cesse d'avoir les coursiers les plus rapides et les mieux dressés, avait lancé un défi à Fragan.

Celui-ci l'avait relevé sans crainte, puis les deux rivaux s'étaient mis d'accord pour fixer comme champ de course la plage de Brahec à marée basse et comme but un groupe de rochers.

Au jour dit, lorsque la mer se fut retirée, les chevaux choisis dans les écuries rivaies parmi les plus ardents et les mieux entraînés s'alignèrent sur le rivage humide.

Ils piaffaient d'impatience, grattant le sable de leurs durs sabots, montés par des enfants qui campaient fièrement leurs silhouettes frêles sur les croupes puissantes des coursiers fougueux.

Le signal du départ donné, les chevaux s'élancent ventre à terre ; mais il aurait fallu pour contenir et diriger leur élan impétueux des bras plus forts et mieux

exercés. Ils caracolent bientôt à droite et à gauche, s'ébrouent, gambadent, ruent et secouent leurs cavaliers qui font d'inutiles efforts pour les maintenir dans la piste convenue.

Un des enfants cependant — et les hommes du *plou* de Fragan applaudissent, car il est des leurs — a maîtrisé sa monture furieuse et la dirige au galop vers le but. C'est Maglus, fils de Conomagle, ancien gouverneur de Fragan. Il va gagner.

Des cris de triomphe retentissent, puis des cris d'effroi et de consternation, car le cheval vainqueur vient de butter et de se précipiter de toute la vitesse de son élan contre les arêtes tranchantes du rocher, terme de la course. Maglus roule à terre, inerte, le crâne fracassé.

Les spectateurs effrayés accourent, mais ne relèvent qu'un cadavre, et se lamentent vainement sur la destinée malheureuse de l'enfant arraché si jeune à la vie.

Alors Gwennoilé, écartant la foule éplorée, s'approche de Maglus qui gît sur le sable dans une mare de sang, et lui parle à voix basse.

Et soudain le visage blême du trépassé s'anime, ses paupières s'entr'ouvrent, le sang s'arrête de couler par ses blessures, ses membres roidis s'agitent, et il se dresse sur son séant au grand étonnement de la multitude qui se prosterne devant le thaumaturge, implorant sa bénédiction.

~~~~~

L'OIE DE LA PETITE CLERVIE

—o—

UN nouveau malheur fut l'occasion peu après d'un nouveau témoignage de la sainteté de Gwennolé.

Sa petite sœur Clervie, en jouant dans la cour de la maison paternelle avec d'autres enfants, effraya par ses cris une troupe d'oies qui pataugeaient dans des flaques bourbeuses. Un des volatiles, soudainement furieux, bondit vers elle, lui sauta au visage, lui arracha un œil et l'avalala.

La fillette ensanglantée lâcha des cris de douleur et courut à la recherche de sa mère.

Ses camarades effrayées s'enfuirent devant le régime menaçant des oies irritées qui battaient des ailes, allongeant vers les fugitifs leurs longs cous et poussant des cris rauques.

Guen, tremblante, s'empressa vers sa fille, l'interrogeant sur ce qui s'était passé, essayant de calmer sa souffrance par des caresses.

Fragan, non sans précautions, lava les paupières de la blessée avec des herbes efficaces. La cavité de l'orbite alors apparut vide et sanguinolente ; et Guen s'attrista de l'harmonie à jamais détruite du visage de Clervie, de la stupide mutilation où sombrait sa beauté.

Maîtrisant sa douleur, elle souriait à l'enfant et la

berçait avec tendresse, mais son âme était accablée, et son sourire dissimulait mal des sanglots.

Le Ciel eut pitié de cette détresse maternelle et dépêcha vers Gwennolé un ange qui lui conta le pénible accident survenu à sa sœur.

Le Saint se mit en route aussitôt, arriva en hâte à Plou-Fragan, fit rassembler les oies dans une étable, et là, sans hésitation, prenant la coupable, lui ouvrit le ventre, y trouva l'œil, puis appelant Clervie, écarta ses paupières et le remit à sa place intact comme avant l'accident.

« Béni soit l'envoyé de Dieu, et béni soit Dieu, » dirent les assistants confondus par cette preuve de la puissance céleste.

Gwennolé, s'arrachant à l'effusion de leur reconnaissance, reprit humblement, après avoir salué ses parents, le chemin de l'île Lavré.

Ce miracle et les précédents se répandirent bientôt dans toute la Bretagne-Armorique, et le nom du thaumaturge porté de bouche en bouche, fut grandement révééré.

Un berger, entouré par les loups, et sur le point d'être dévoré avec tout son troupeau, dit seulement : « Gwennolé, secourez-moi. » Le Saint apparut aussitôt, de sa crosse chassa les fauves, puis réunit les brebis dispersées et s'évanouit.

~~~~~

## LE MOINE JALOUX

—o—

BUDOC se réjouissait de voir son disciple tirer un tel profit de son enseignement. Gwennolé, toujours modeste, se soumettait à de plus dures austérités sans s'enorgueillir de sa renommée grandissante.

Une de ses meilleures joies, lorsque l'étude et les oraisons lui laissaient quelque loisir, était d'aller vers les malheureux et de les consoler. Sa pauvreté ne lui permettait pas de leur faire de grandes aumônes, mais il trouvait en son cœur de douces paroles pour leur enseigner la résignation : aussi les indigents venaient souvent l'attendre à la porte du monastère.

Un jour que le Saint était au milieu d'eux, qu'il écoutait le récit de leurs peines et les encourageait à ne pas désespérer, un de ses condisciples, jaloux du respect que les mendiants témoignaient à leur consolateur, s'approcha et lui dit :

« Te voilà à feindre pour les pauvres de Dieu une vaine compassion. Ces vagabonds te prennent pour un profond docteur, mais tu ne peux rien pour eux, sans quoi tu les guérirais des maux dont ils souffrent. Crois-moi, quelque argent leur serait plus profitable que tes longs discours. »

Gwennolé répondit : « Je te bénis, mon très aimable frère, et je te remercie de me dire des choses si justes.

Ceux qui me louent ont tort, je ne suis dans la main de Dieu qu'un roseau brisé. Tu m'as jugé comme je le méritais. »

Alors, prenant par le bras un aveugle qui était près de lui, l'emmena dans sa cellule et lui imposa les mains. Aussitôt les yeux du mendiant s'ouvrirent à la lumière, et, tout joyeux, le pauvre homme, après avoir longuement remercié son bienfaiteur, courut rejoindre ses anciens compagnons d'infortune.

Le bruit du miracle se répandit bientôt dans la communauté. Budoc, entouré de ses écoliers, interrogea les indigents ; et celui qui venait d'être guéri s'approchant de Gwennolé, humblement dissimulé au dernier rang de la foule, dit à tous :

« Voici celui qui m'a rendu la vue. »

Et les écoliers s'empressèrent autour du thaumaturge, entonnant une hymne de louanges improvisée sous l'inspiration du Saint-Esprit.

Ce chœur harmonieux s'envola vers le ciel comme la fumée de l'encens : actions de grâces qui célébraient la gloire du Créateur et de ses élus bienheureux.

~~~~~


APPARITION DE SAINT PATRICE

—o—

LORSQUE Gwennoilé eut terminé son noviciat, il reçut les ordres Mineurs puis Majeurs avec un grand renoncement, semblant par là même, comme dit l'Apôtre, s'être vêtu de Dieu.

Souvent des processions de pèlerins traversaient, pour se rendre vers lui, le bras de mer qui sépare l'île Lavré du continent.

Les uns, malades et perclus, imploraient la santé ; les autres, hésitant sur leurs devoirs et la conduite à tenir en certaines affaires de leur vie, lui demandaient ses bons conseils.

A ceux-là il donnait la force du corps, à ceux-ci le pain spirituel. Les possédés s'agenouillaient à ses pieds, et ils étaient délivrés du Malin Esprit.

D'aucuns lui apportaient de grosses aumônes, d'aucuns lui demandaient la charité ; tous étaient accueillis avec la même bonté, tous le quittaient avec les mêmes regrets.

Gwennoilé cependant s'attristait de cette popularité. Sans cesse au service des hommes, il ne pouvait plus accorder tous les soins qu'il aurait voulu au service du Seigneur.

Il craignait aussi que l'Esprit du Mal ne profitât de la haute vénération dans laquelle on le tenait pour

tenter son âme par de vaines gloires terrestres. Il s'en ouvrit à Budoc et lui demanda de le laisser partir pour quelque solitude lointaine où il pourrait, en toute austérité, s'adonner pleinement à la prière et à la contemplation.

Un de ses rêves les plus chers était de visiter l'Irlande et les lieux sanctifiés par Patrice, le grand apôtre, qui depuis quelques années avait rendu à Dieu son âme immortelle.

Précisément, une occasion s'offrait de faire facilement le voyage : un bateau de marchands cambriens était mouillé près de l'île Lavré et devait prendre la mer le lendemain.

A cette requête de son disciple favori, Budoc s'attrista, mais finit par accorder l'autorisation tant désirée.

Et, ce soir-là, Gwennoilé, après avoir remercié le Ciel qui une fois encore l'exauçait, s'endormit joyeux à l'idée de la vie nouvelle qui allait commencer pour lui.

Au milieu de la nuit, une clarté subite inonda sa cellule. Il se dressa ébloui sur le lit d'écorces et de paille où il était étendu, comme à l'ordinaire vêtu de ses habits de jour et sans couverture.

Baigné dans une lumière mystérieuse, effleurant à peine le sol de ses pas, apparition fluide et légère, un vieillard mitré d'or, à la physionomie douce, était devant lui :

— « Gwennoilé, saint ami de Dieu, éveille-toi.

— » Me voici, qui êtes-vous, Seigneur ? repartit Gwennoilé.

— » Je suis Patrice, et je descends du ciel puisque tu désires si ardemment me voir. Point n'est besoin de t'embarquer pour l'Irlande et de tenter des voyages lointains. Reste en Bretagne-Armorique, les peuples qui l'habitent n'ont pas encore été tous convertis à la vérité. Je vois les ténèbres du paganisme couvrir une grande partie de la presqu'île.

» Pars, emmène avec toi quelques-uns de tes compagnons, évangélise les foules, enseigne aux païens le chemin du salut, et fonde un monastère d'où tes disciples s'éparpilleront, semant aux quatre vents de la terre la parole céleste.

— » Ainsi ferai-je, puisque telle est la divine volonté, » répondit le Saint de la terre à son ami du ciel.

Puis ils s'entretenaient longuement, et Gwennolé, appuyé sur la pierre qui lui servait de chevet, écouta sans se lasser les conseils de Patrice.

Au premier chant du coq, et comme les cloches matutinales sonnaient *Laudes*, la vision disparut, tandis qu'un premier rayon de soleil entraînait obliquement dans la cellule.

— « Je suis vieux et cassé, dit Budoc à son disciple, au récit de cette visite nocturne : plus que jamais, j'avais besoin de ta présence fraternelle pour me reconforter et m'aider à mourir en paix. Patrice en a décidé autrement. Que donc sa volonté soit faite. »

Puis il choisit entre ses disciples onze moines, et leur ayant commandé d'obéir à Gwennolé comme à lui-même, il les bénit en disant :

— « Allez en paix, que Dieu vous ait sous Sa sainte garde et la Vierge Marie. »

L'ILE DE TOPEIG

— 0 —

Les apôtres, après avoir pris congé de leurs frères, passèrent de l'île Lavré sur le continent, et se dirigèrent vers le Sud-Ouest devant eux, à l'aventure, prêchant les peuples qu'ils rencontraient.

Ils suivirent les contreforts rocheux de la montagne d'Arez, puis la rivière ombragée du Faou.

Ils se nourrissaient de mûres âcres cueillies à la chevelure des buissons et de glands fades secoués dans les chênaies. L'eau claire des sources sylvestres étanchait leur soif, et, lorsqu'ils avaient marché tout le jour sans rencontrer sur leur chemin d'habitations humaines, ils s'endormaient le soir sous les étoiles, joyeux de leurs fatigues et de leurs privations, car ils savaient que les épreuves terrestres sont un gage assuré de l'amour divin.

Un matin, après quelques heures de marche, comme ils arrivaient sur le sommet d'une petite éminence, l'immense étendue de la mer apparut à leurs yeux éblouis. Gwennolé s'arrêta, saisi par la beauté et le pittoresque du site.

A ses pieds, la petite rivière du Faou débouchait sur la plage, mêlant ses eaux grises aux vagues claires. A quelque distance du rivage, émergeant des flots paisibles, un îlot minuscule, couronné de verdure, faisait une tache verte sur l'eau bleue et, dans le loin-

tain, l'horizon s'estompait, voilé de brumes légères.

Le pasteur se retourna vers ses disciples charmés et leur montra du doigt l'îlot fleuri.

Ne serait-ce point leur rêve réalisé qu'une colonie monastique dans ce décor agreste séparé du monde par la ceinture mouvante des eaux ?

Les voyageurs, heureux de se reposer enfin de leur long voyage dans une contrée si riante, accueillirent cette proposition avec joie.

Après avoir abattu plusieurs arbres, ils construisirent rapidement un radeau, s'y embarquèrent, et, le dirigeant avec de longues branches, traversèrent le petit bras de mer qui sépare l'île du continent.

Ils abordèrent sur une plage tapissée d'algues brunes, puis, laissant s'enfuir au gré du flot l'esquif qui les avait amenés, inspectèrent leur nouveau domaine.

Gwennoilé chercha longtemps une vallée abritée et des terrains propres à la culture : l'île était rocheuse, exposée aux vents du large, couverte d'ajoncs, de landes et de sapins.

Il désigna enfin à ses moines un emplacement qui lui sembla favorable, à l'abri d'un monticule escarpé.

Tous aussitôt se mirent au travail, abattant des pins, équarissant des poutres et construisant de ces matériaux habilement charpentés leurs étroites cellules de bois où l'aigre senteur de l'air salin se mêlait à l'arome pénétrant de la résine.

Pendant trois années, les cénobites menèrent sur cet îlot une vie misérable de lutttes acharnées contre un sol stérile et rebelle à toute culture. Ils se nourris-

saient des coquillages laissés par le flux à chaque marée sur le sable des grèves, et des œufs des oiseaux de mer qui nichaient dans les récifs.

Chaque jour Gwennoilé priait le Ciel de prendre en pitié l'infortune de ses compagnons exténués de fatigues et de jeûnes.

Parfois, des hauteurs de l'île, il fouillait l'horizon : ses yeux s'arrêtaient avec regret sur la côte du continent dont la fertilité baignait dans le soleil à l'abri des vents glacés de la haute mer. Et il se prenait à regretter la précipitation avec laquelle il s'était jeté sur ce roc inhospitalier dont l'aspect enchanteur l'avait séduit.

Un jour, il réunit ses disciples sur le bord de la mer et leur demanda s'ils se sentaient encore le courage de lutter contre les forces ennemies de la nature, contre les tempêtes qui jetaient bas leurs constructions, contre la terre ingrate qui ne faisait pas germer leurs semences, contre l'invincible coalition des éléments.

Ils lui répondirent :

— « Seigneur, tu es l'homme de Dieu. Ta volonté est la nôtre, et il ne nous appartient pas de la discuter. »

Heureux de tant d'humilité, Gwennoilé repartit :

— « La vie de l'homme ici-bas est brève, vous serez récompensés d'avoir supporté avec tant de résignation vos misères terrestres. L'heure est venue de quitter ce lieu, prenez-vous par la main et suivez-moi. »

Alors il frappa la mer de son bourdon. Aussitôt les eaux s'ouvrirent, les profondeurs de l'océan appa-

rurent, un sentier se creusa, bordé de hautes murailles liquides.

Le thaumaturge le premier y entra, puis tous ses disciples à la file, en se tenant par la main.

Les vagues devant eux reculaient leurs volutes glauques. Ils marchèrent ainsi sur le sable des bas-fonds sous-marins jusqu'à la terre ferme, et débouchèrent sur une grande grève au pied d'une forêt.

L'île qu'ils venaient d'abandonner leur apparut dans un rayon de soleil toujours verte, toujours attirante.

Mollement les flots léchaient le sable étincelant du rivage. Mollement se balançaient les pins au souffle tiède de la brise marine.

On eût dit, sur l'immensité bleue, d'un nid géant d'oiseaux doucement bercé par la houle. Gwennolé se tournant vers ses religieux et leur montrant l'îlot ainsi qu'il l'avait fait au jour de son arrivée :

— « Mirages décevants de la vie, dit-il, voilà votre image. L'homme se laisse prendre aux fraudes de ce qui plaît, et ce qui plaît passe fugitivement. Les apparences vaines des joies terrestres nous ensorcellent, aux appels du plaisir notre faiblesse cède sans écouter les voix intérieures qui nous mettent en garde, et nos regrets sont superflus. »

En souvenir des trois rudes années que les pieux moines passèrent sur cette île, son nom barbare de Topegig a été changé en celui de Tibidy, île des prières.



L'ABBAYE DE LANDÉVENNEC

—o—

GWENNOLE et ses compagnons, après avoir remercié Dieu du miracle par lequel il leur témoignait encore sa bonté, se mirent aussitôt au travail.

Comme les abeilles diligentes essaient, courant chacune à la recherche du précieux butin dont elles feront les cellules de la ruche, les moines se disséminèrent dans la forêt, abattant et taillant les arbres pour édifier leurs frères logettes monastiques.

Les uns élevaient un rempart de terre pour défendre leurs constructions contre les animaux sauvages ; les autres arrachaient les buissons, les ronces, les épines.

D'aucuns jetaient en terre les fondements d'une église qui ne tarda pas à découper sur le ciel sa solide charpente.

Après de longues journées d'un labeur obstiné, le monastère fut achevé pour la plus grande gloire du Seigneur, et Gwennolé le baptisa : Lann-Tévennec, le monastère bien abrité, dont on fit par euphonie : Landévennec.

Ce nom convenait bien à la demeure des cénobites.

Entre l'embouchure de l'Aulne aux eaux chantantes et la solitude sylvestre, à quelques pas de la mer qui venait doucement mourir sur le ruban blanc d'une grève sablonneuse, protégés contre tous les

vents, sauf ceux de l'Est, les bâtiments de l'abbaye se dressaient dans un décor paisible.

Un éternel printemps enveloppait le nid monastique dans le charme de son incessante féerie. Les religieux étaient les premiers à voir les fleurs s'ouvrir, les derniers à voir les feuilles tomber.

Ici, leur vue s'étendait à l'infini sur l'Océan dont l'immensité était un thème éternel à leurs méditations d'humilité.

Là, le rempart verdoyant de la forêt les séparait du monde, muraille fleurie, bruisante d'oiseaux, que Gwennolé avait accoutumé de montrer à ses disciples en disant :

— « Le mal se multiplie parmi nous, comme les fourrés épais et les lianes inextricables dans un sol inculte. Ne vous effrayez pas du nombre infini des pécheurs, ne vous effrayez pas de la profondeur des mauvaises racines : inlassablement défrichez la terre et défrichez les âmes. »

Et les disciples s'en allaient, inlassables, défrichant par le fer et par le feu, déracinant les hêtres énormes, les chênes tors et les pins résineux, allumant d'immenses incendies qui flambaient pendant des jours et laissaient sur le sol dégagé d'épais tapis de cendres tièdes.

Puis ils éventraient le sol vierge des landes, jetaient la bonne semence au creux des sillons nouveaux. Et la terre, qui depuis longtemps avait fait des économies de force et de fertilité, se couvrait de moissons abondantes d'orge, de seigle et de froment.

Inlassables, les disciples allaient aussi déracinant l'erreur et le mensonge, arrachant des cœurs l'impiété, jetant aux foules la semence des vérités éternelles, rassasiant les âmes de la douce morale de l'Evangile, répandant au loin dans la Bretagne le saint nom de Gwennolé et sa haute vertu.

LA REDOUTABLE IMMORTALITÉ

—O—

UN étrange prodige les récompensa de cette héroïque existence de lutte et de travail : au monastère de Landévennec personne désormais ne mourut.

Des religieux chenus et tremblants virent les années s'accumuler sur eux sans que la mort daignât les débarrasser de ce fardeau.

Mais, loin de considérer cette immortalité comme un bienfait, ils s'en plaignirent à Gwennolé, car leur désir suprême était de jouir au ciel avec les élus de la vue du Créateur.

Pourquoi, après tant d'années de macérations, de jeûnes et de renoncement, l'heure tant souhaitée de leur ascension ne sonnait-elle pas ?

Souvent dans le ciel, au-dessus de l'abbaye, des

anges apparaissaient — vision semblable à celle de Jacob — qui montaient et descendaient enlacés par longues grappes. Souvent l'air résonnait de musiques invisibles.

Que signifiaient ces merveilles ?

Un charme pesait sur cette contrée paradisiaque, il convenait, pour le rompre et pour permettre à la mort de rentrer dans ses droits, de s'en aller vivre plus loin.

A la requête pressante de ses disciples l'abbé de Landévennec céda : le monastère fut rebâti à quelque distance au Levant, en deçà du rivage.

Peu après cette installation nouvelle, à l'heure des Complies, un ange resplendissant comme le soleil se dressa devant Gwennolé qui priait dans son oratoire et lui dit :

— « Le laboureur qui jette son grain dans le creux des sillons ne sait rien de la moisson future sans cesse menacée par l'hiver, la grêle et les aquilons. Qu'il travaille donc jusqu'au jour où le blé, séparé de l'ivraie et de la nielle, s'entassera dans ses granges. C'est alors que sa prévoyance sera récompensée, et qu'il pourra festoyer avec ses amis. »

Gwennolé comprit que l'ange voulait parler de la moisson des âmes, des granges célestes et du divin moissonneur.

Le lendemain, la mort emporta le plus vieux des religieux, puis successivement les autres, mais en suivant l'échelle descendante de leurs âges.

C'est ainsi que les cénobites purent connaître approximativement l'heure de leur trépas.

La discipline des jeunes se ressentit fâcheusement de cette certitude d'une fin lointaine, et Gwennolé, dans l'intérêt de leur salut, pria le Ciel de les rappeler à lui comme les autres mortels pendant la jeunesse où les rêves fleurissent, aussi bien que pendant l'âge mûr lorsqu'ils se fanent.

Dès lors le Trépas ne connut plus d'exception pour les moines de Landévennec, et les faucha inexorablement au hasard des saisons de la vie.

CONVERSION DU ROI GRADLON

—O—

GRADLON, qui était en ce temps-là roi de Kemper-Odetz, entendit vanter maintes fois la sainteté de Gwennolé. Désireux de voir l'homme de Dieu, il se mit en route avec plusieurs de ses guerriers.

Arrivé au monastère, introduit dans la pauvre cellule de l'abbé, il s'avança et dit, humblement prosterné :

— « Je suis Gradlon, roi de Kemper-Odetz, je suis puissant, je suis riche, j'ai des coffres remplis d'or et d'argent, une nombreuse et vaillante armée. Dis-moi quels présents te seraient agréables, et je te les donnerai. »

Le Saint lui tendit la main et le releva en souriant :
 — « O roi, que me parles-tu de dons et de richesses ? Si les vanités terrestres avaient quelque attrait pour moi, serais-je venu m'ensevelir en ce désert, aurais-je abandonné les domaines de mon père, me serais-je astreint pour gagner une maigre nourriture à un travail servile ? »

» Je dors sur un lit de cendres, j'habite une cabane mal close, je suis content de rien, l'adversité ne m'a jamais ébranlé. Tu te complais dans les carnages et les combats, ce n'est pas avec l'épée que tu feras la conquête du royaume céleste. Lequel de nous deux est le plus riche devant Dieu ? Combien pèseront tes trésors dans la dextre de l'Eternel au jour du jugement dernier ? »

La hardiesse et la vérité de ces paroles émurent profondément Gradlon ; il répondit d'une voix tremblante :

— « Saint ami de Dieu, ta volonté est celle du Très-Haut. Je suis ton serviteur, commande et je t'obéirai. »

Puis il se retira songeur et méditant les sages enseignements de Gwennolé. Pour s'entretenir amicalement avec le Saint, Gradlon reprit souvent le chemin de Landévennec.

Roi barbare et féroce, il avait gouverné jusque-là son royaume, fier de sa force et contempteur du droit. Il devint un chef juste, il ne dédaigna pas de protéger les faibles, il accueillit avec mansuétude ceux qui imploreraient sa pitié.

Pour favoriser l'œuvre des défenseurs du Christ, il fit de grandes aumônes aux cénobites évangéliseurs, se mit à leur disposition pour les protéger si quelque injustice leur était faite. A l'anachorète Gunthiern, fils d'un roi de la Bretagne du Nord, il donna tout le pays d'Anaurot entre l'Isole et l'Ellé, puis décida d'ériger Kemper-Odetz en évêché.

Les Saints ne manquaient pas, dont les qualités fussent dignes d'une aussi lourde charge.

Non sans avoir longtemps hésité, Gradlon se décida pour un ermite de la forêt de Névet, nommé Corentin.

Après l'avoir installé sur son trône épiscopal, il se retira en la ville d'Ys, au bord de la mer, pour que l'agitation continuelle de sa cour et de son armée ne troublât plus le repos de la pieuse métropole.

De ce jour, Kemper-Odetz fut, du nom de son premier évêque, nommé Kemper-Corentin.

LA VILLE D'YS

—o—

ORGUEILLEUX défi jeté par les hommes aux incessantes menaces de l'Océan, la ville d'Ys dressait devant l'immensité l'entassement de ses demeures de granit, et les lourdes tours du palais royal.

Dans la triple ceinture de ses épaisses murailles vivait un peuple assoiffé de débauches et de lucre, dont l'idéal n'était que plaisirs bas et débordements honteux.

Dahut, fille de Gradlon, princesse d'une merveilleuse beauté, mais en qui l'Esprit du Mal avait mis tous les vices, donnait au peuple, dans d'infâmes orgies, l'exemple du scandale et de l'impudicité.

Le vieux roi déplorait silencieusement la vie de Dahut, faite de hontes et de fanges inavouables ; mais, aveuglé par un amour paternel sans bornes, il n'osait sévir contre son enfant.

L'abbé de Landévennec, qui venait assez souvent dans la capitale rendre visite à son ami, fut effrayé de l'irrésistible beauté de cette créature de damnation et entreprit par d'énergiques prédications de ramener à Dieu la foule ensorcelée des incroyants.

Mais personne n'écoula sa parole, et ses conseils furent tournés en dérision. En vain exhorta-t-il les pécheurs à la pénitence, en vain les assura-t-il de l'infinie miséricorde du Ciel. Le verset du Psalmiste se vérifia : « Ils ont des oreilles et ils n'entendent pas, ils ont des yeux et ils ne voient pas. » Son zèle fut inutilement dépensé.

Une nuit qu'il priait le Sauveur de dissiper un tel aveuglement, son oratoire fut éclairé par une lumière surnaturelle, et il entendit une voix qui disait :

« Gwennoù, éloigne-toi en toute hâte, l'heure du châtement est proche, la main de Dieu va s'appesantir sur la cité maudite. »

Il se leva aussitôt et courant trouver le roi lui fit part de l'avertissement céleste. Gradlon donna l'ordre de seller des chevaux et tous deux s'enfuirent.

A peine avaient-ils dépassé les murailles que l'ombre fut illuminée et qu'un grondement sinistre roula. Gradlon, cramponné au cou de son cheval cabré qui hennissait d'effroi, se retourna et vit à la lueur d'un éclair la mer hurlante et démontée jeter des vagues monstrueuses à l'assaut de la ville impie.

Bientôt les plus hautes tours qui avaient émergé un instant s'écroulèrent sous les flots verts empanachés d'écume, et l'ancienne capitale fut à jamais ensevelie dans le linceul glauque de l'océan.

Certains légendaires racontent différemment la perte de la ville d'Ys.

Le roi Gradlon, disent-ils, avant de s'enfuir prit en croupe sa fille Dahut pour la ravir à la mort, car il l'aimait malgré ses vices. Mais le Ciel ne lui permit pas de la sauver : elle était la première coupable, il était juste qu'elle fût la première victime. Les vagues furieuses et qui ne voulaient pas abandonner leur proie poursuivirent les fugitifs, gagnant sur eux sans cesse et menaçant de les atteindre, lorsque Gwennoù dit au roi :

« Jette à la mer le démon que tu portes en croupe. »

Et Gradlon s'arrachant brutalement à l'étreinte de sa fille la précipita dans les flots qui s'arrêtèrent satisfaits.

Un vieux gwerz va même jusqu'à prétendre que Gwennoù assomma Dahut à coups de bâton.

L'épisode brutal ajouté par ces versions au drame déjà barbare est en absolue contradiction avec le caractère de Gwennolé, fait surtout de mansuétude et de bonté, incapable de rancune ou de violence.

Gwennolé savait que Dieu seul est juge des actes des méchants et que c'est à Lui seul qu'il appartient de les châtier ; que les Saints ont pour mission ici-bas de répandre à pleines mains la joie et les bienfaits du Ciel ; d'intercéder près du Très-Haut pour les pécheurs terrestres et d'attirer vers la vérité les âmes, non par la crainte, mais par l'amour.

Gradlon, après la ruine d'Ys, se retira à Kemper-Corentin. Les dernières années de son règne furent paisibles.

Dès qu'il sentit ses forces décliner, il appela Gwennolé à son chevet. L'abbé l'assista en ses derniers moments, lui donna le viatique et bénit son âme purifiée qui, déliée du fardeau corporel, s'en alla vivre avec Jésus-Christ.

Les funérailles furent célébrées à Landévennec. Telles étaient les dernières volontés du mort qui voulait dormir son dernier sommeil dans cet asile de prière. Gwennolé prononça l'oraison funèbre de son ami, et conserva pieusement son souvenir, chantant souvent des services pour le repos de son âme.



LES DISCIPLES

—o—

Les religieux de Landévennec continuèrent longtemps encore, avec l'aide de Dieu, leur œuvre féconde.

Ils avaient essaimé dans la Cornouaille, établissant çà et là de petits monastères d'où ils rayonnaient, évangélisant et civilisant : Conogan, qui devint plus tard évêque, à Beuzit sur l'Elorn ; les frères Catmaël, brigands convertis, à Roscanvel ; Ydunet à Châteaulin ; Wigon à Trégourez ; Tanvoud à Choroë ; Balay à Irvillac ; Dei à Lothei ; Rasian à Scaër ; Coultiz à Saint-Coultiz, tous disciples de Gwennolé, formés par lui au bien, et dignes du maître dont la sainteté d'épanchement et d'action attirait invinciblement vers la vérité l'indifférence et l'incroyance.

Sa famille même ne résista pas à cette lumière. Son père saint Fragan, sa sœur sainte Clervie, ses frères saint Weithnoc et saint Jacut sont encore révéérés aujourd'hui en maintes paroisses.

Sa mère, sainte Guen, est même l'objet d'un culte particulier.

Un ancien hagiographe lui ayant décerné l'épithète « Trimamma », ce mot mal compris par un copiste postérieur donna lieu à une étrange méprise.

L'auteur primitif avait écrit « Guen trois fois mère »,

des interpréteurs traduisirent « Guen qui avait trois mamelles » !

Et elle est représentée ainsi, encore aujourd'hui, en la chapelle de Saint-Vennec, à Landrévarzec.



MACHINATIONS DIABOLIQUES



GWENNOLE, sur qui les années commençaient à peser, continuait ses prédications et ses travaux avec une ardeur juvénile. La faiblesse de l'âge n'avait rien changé à sa vie d'austérités et de macérations.

Été comme hiver, nuit et jour, il portait la même tunique de peaux de chèvre, et dessous un rude cilice. Il couchait sur un lit d'écorces. Un quartier de granit lui servait d'oreiller.

Sa nourriture était du pain grossier mêlé de cendres, quelques légumes. Jamais il ne mangea la chair d'aucun animal, même celle des oiseaux.

Jamais sa boisson ne fut autre que de l'eau pure. En Carême, il ne prenait que deux repas par semaine, bien qu'il passât les jours et les nuits en oraison.

Jamais on ne le vit s'asseoir à l'église ; mais toujours agenouillé sur les dalles froides, il méprisa la fatigue et la douleur.

Cette dure existence n'aigrit en rien son caractère et

ne lui enleva ni sa douceur ni sa gaieté ; il fut toujours aimable, toujours obligeant, aussi dur pour lui-même qu'il était bon pour les autres.

L'Esprit Malin que tant de perfections irritaient commença à livrer de rudes assauts à la sainteté de l'apôtre.

Tantôt il apparaissait à Gwennolé sous la forme d'un dragon ailé crachant le feu par les naseaux et entre-choquant terriblement ses mâchoires pointues.

Tantôt il prenait l'aspect d'un monstre noir, haut sur pattes. Des poils de chèvre se hérissaient sur la peau squameuse et flasque de cet animal sans nom. Des ailes de chauve-souris, où s'ouvraient cent yeux flamboyants, battaient contre ses flancs avec un bruit de tonnerre.

Puis cette apparition se transformait en quelques instants : de longs serpents, tendant des gueules énormes et déroulant leurs anneaux épais, s'élançaient, se tordaient en vrille et disparaissaient dans d'épais nuages de soufre pour laisser place à des fauves rugissants, à des hydres, à des vampires, à des chiens marins dont les flancs ruisselaient d'algues humides.

Ce défilé de monstres blasphémaient Dieu, couvraient Gwennolé de la bave hideuse des plus lâches insultes, mais toujours le thaumaturge conjurait ces machinations diaboliques par le seul signe de la Croix.



LES QUATRE BRIGANDS DE CROZON

—0—

SATAN furieux résolut de se venger.

Quatre bandits qui avaient choisi pour repaire une des grottes de la presqu'île de Crozon, les frères Catmaël, ravageaient les contrées avoisinantes, aussi bons marins qu'ils étaient adroits voleurs.

Armés jusqu'aux dents, il terrorisaient les habitants à plusieurs lieues à la ronde, détournant les bestiaux, mettant le feu aux fermes, arrêtant les bateaux qui passaient au large.

Une nuit, l'Esprit infernal apparut en songe à ces brigands.

— « Mes amis, leur dit-il, voici longtemps que vous courez la campagne et la mer en quête de butins qui vous échappent : allez à l'abbaye de Landévennec, vous y trouverez des richesses infinies. »

Et il ajouta de grossières plaisanteries sur le vœu de pauvreté des moines.

Au matin, les quatre frères se racontèrent leur rêve commun, décidèrent de se mettre aussitôt en campagne, armèrent leur bateau, et après une traversée rapide, car le vent était favorable, arrivèrent en vue du monastère. Cachés dans la forêt dès la tombée du jour, ils en sortirent environ la mi-nuit ; et, l'un d'eux restant garder la barque, les trois autres s'approchèrent du couvent à pas de loup.

Pour escalader le mur de clôture, ils firent la courte échelle, puis entrèrent facilement dans les magasins.

Mais ils cherchèrent en vain les monceaux d'or et d'argent et les trésors incalculables qu'on leur avait annoncés. Ici, les salles étaient pleines de blé ; là, s'élevaient de hauts monceaux d'orge.

Le Malin cependant n'avait pas menti en offrant l'opulence des moines à leur cupidité : riches, certes, étaient les religieux de Landévennec, mais de vertu et de sagesse, de science et de travail. Leurs trésors, c'étaient les moissons dorées, les grasses prairies, les champs fertiles, le beau bétail, les fourrages abondants.

La déception des voleurs fut grande. Alors, le plus âgé des trois, d'humeur pratique, dit :

— « Ne nous en allons pas sans rien emporter, remplissons nos sacs de blé et d'orge. »

Ce qu'ils firent, puis se sauvèrent par où ils étaient venus.

Mais Dieu, qui les avait vus, ne laissa pas leur crime impuni. Le premier ployant sous son sac butta contre un rocher et se cassa une jambe. Le second fut soudainement immobilisé et resta fiché en terre comme un arbre. Le troisième devint aveugle et ne put trouver son chemin.

Quant au quatrième, voyant que le jour se levait et que ses frères n'arrivaient pas, il quitta furieux son bateau et partit à leur recherche, jurant et tempêtant, croyant que ses associés s'étaient enfuis avec leur butin pour le frustrer de sa part.

Gwennoilé, auquel un messager céleste avait appris ce qui s'était passé, réunit après l'office de Prime ses religieux autour de lui et les emmena sur le bord de la mer. A quelque distance les uns des autres, ils rencontrèrent les quatre voleurs, et le Saint, souriant de leur confusion, dit paternellement :

— « Pourquoi n'être pas venus nous demander ce dont vous aviez besoin, nous vous l'aurions donné de grand cœur. Il est écrit dans la loi de Dieu : « Tu ne voleras pas, et Dieu vous a punis. »

Les bandits, honteux, baissaient la tête sans rien reprendre.

« Allez en paix, ajouta le thaumaturge, emportez vos sacs et ce qu'ils contiennent, et adressez-vous sans crainte à nous lorsque vous souffrirez de la pauvreté. »

Puis, ayant guéri le blessé, rendu la vue à l'aveugle et donné l'usage de ses mouvements à celui qui était immobilisé, il les bénit.

Frappés d'admiration par ces miracles, les quatre frères s'agenouillèrent à ses pieds, et, de lous qu'ils étaient, devenus doux comme des agneaux, l'implorèrent :

— « Seigneur, nous ne te quitterons jamais, nous nous soumettons à ta règle. Tu viens de guérir nos plaies corporelles, guéris maintenant nos âmes. »

Gwennoilé les accepta parmi ses religieux et ne s'en repentit pas, car les anciens brigands donnèrent bientôt à tous l'exemple d'une insigne piété et d'un profond repentir de leur vie passée.

MORT DE SAINT GWENNOILÉ

— o —

GWENNOILÉ sentait chaque jour ses forces décliner, ses cheveux et sa barbe avaient blanchi, il marchait cassé en deux. Son seul désir était de quitter promptement cette vie mortelle pour passer en l'éternité. Et Dieu, pour montrer qu'il ne l'oubliait pas, déléguait souvent vers lui des anges qui le reconfortaient par de mystiques entretiens.

Une nuit de l'année 531 de l'Incarnation du Seigneur — l'abbé de Landévennec avait alors soixante et onze ans —, comme il venait de réciter le Psautier de David et qu'il était agenouillé sur la paille de sa cellule, un messager céleste lui apparut dans un nuage éblouissant :

— « Gwennoilé, dit-il, le jour qui va se lever sera le dernier de ta vie temporelle, l'heure de la moisson divine a sonné : prépare-toi donc, laboureur diligent, à venir siéger en la demeure des élus. »

En même temps, il s'envola dans un bruit d'ailes, puis une musique séraphique résonna — avant-goût des joies paradisiaques. Gwennoilé attendri resta longtemps sous le charme de cette harmonie si douce. Un rayon de soleil dissipa son extase.

Il se leva et descendit dans la salle capitulaire où il fit réunir ses disciples. Il sécha leurs larmes, trouva

des mots pour adoucir leur affliction, et désigna comme son successeur Wennaël, priant le Chapitre de vouloir bien par son élection confirmer ce choix qu'il croyait conforme à la justice.

Tous descendirent ensuite chanter à la chapelle l'office de Tierce, et l'abbé ayant revêtu les ornements sacerdotaux célébra la Sainte Messe.

A l'élévation, tandis qu'il tenait l'hostie levée en murmurant les paroles sacrées, il vit devant lui la nef s'emplir de séraphins frêles qui s'inclinaient. Le froid de la mort l'effleura.

Rassemblant ses dernières parcelles de force, il donna la communion à tous ses religieux puis, comme il remontait à l'autel, il s'affaissa lentement, les bras étendus dans un geste de paix, les lèvres souriantes.

Ses yeux se fermèrent aux lumières de ce monde pour s'ouvrir sur l'au delà du tombeau, et son âme, escortée d'une longue théorie d'anges blancs aux ailes bruissantes, s'envola doucement jusqu'au trône de Dieu.

Au milieu du chœur, sur un lit de parade, la dépouille mortelle du thaumaturge fut couchée. Ceux qu'il avait prêchés, ceux qu'il avait convertis, ceux qu'il avait guéris accoururent en foule pour une dernière fois le contempler et le supplier par delà la mort de veiller sur eux.

De nombreux miracles s'accomplirent, puis, l'office des obsèques célébré, le cadavre fut enseveli dans un tombeau de pierre près de l'autel.

Il y dormit quatre siècles en paix.

OUTRE-TOMBE

—o—

VERS l'an 920, par crainte des Normands qui ne cessaient de ravager l'Armorique et détruisaient de préférence les riches monastères, l'évêque de Kemper et l'abbé de Landévennec s'enfuirent dans le Nord de la France emportant avec eux de nombreuses reliques, dont les restes de Saint Gwennolé.

Les fugitifs allaient s'embarquer à Montreuil-sur-Mer pour gagner la Grande-Bretagne, lorsque Helgaud, comte de Ponthieu et de Montreuil, songeant que des trésors aussi précieux pouvaient attirer sur son comté la bénédiction du Ciel, persuada les porteurs de reliques de se retirer en toute confiance dans sa citadelle.

Il leur donna de grands biens, fit bâtir pour eux un monastère et une église qu'on appela église Saint-Saulve où les corps saints, à l'abri pour quelques siècles encore des mains sacrilèges, furent exposés, en des châsses finement ouvragées, à la vénération des croyants. La sainteté de ces précieuses reliques s'affirma fréquemment par des miracles qui répandirent dans tout le Ponthieu le renom de Gwennolé.

Un culte très fervent lui fut voué ainsi qu'en témoignent encore aujourd'hui les nombreuses églises où il est révééré sous le nom de Saint Walloy.

Le trésor de Saint-Saulve, qui fut détruit en 1793,

comprenait un reliquaire de Saint Walloy sur lequel étaient gravées les principales actions de sa vie. On y conservait quelques os, un fragment de chasuble, une aube de coton et une petite clochette.

Cette clochette est, dans l'iconographie du Ponthieu, un des attributs essentiels de Saint Gwennolé. Les antiques imagiers, dans leurs figurations de bois ou de pierre, le représentent comme un homme de haute taille, mitré, tenant la crosse abbatiale de la main gauche et de la droite une sonnette qu'il agite. A ce tintement accourent trois poissons qui se dressent hors de l'eau, à ses pieds.

Cette cloche et ces trois poissons se retrouvent dans le plus ancien dessin que nous possédions de Gwennolé : une des vignettes enluminant la lettre initiale d'un chapitre de ce Cueilloir de l'Hôtel-Dieu de Boulogne, chef-d'œuvre de la calligraphie gothique du XII^e siècle.

Quelle allusion à quel miracle oublié, quel symbole se dissimule sous ces attributs ?

Les vieilles statues bretonnes représentent parfois le fondateur de Landévennec accompagné d'une oie, allusion au miracle par lequel il rendit la vue à sa sœur Clervie. Aucune ne lui donne pour attribut la cloche et les poissons.

D'autres souvenirs du Saint nous ont été transmis de siècle en siècle, non sans vicissitudes multiples : ce sont des fragments minimes mais nombreux de ses os. Kemper, Rumengol, Loquérolé s'honorent de ces reliques.

Toujours vivace au cœur des Armoricains, le culte de Gwennolé n'est pas inconnu aux Bretons insulaires. La sainteté de l'évangéliseur a passé la mer : mainte chapelle anglaise porte encore son nom.

ÉPILOGUE

— 0 —

PENDANT treize siècles, l'abbaye de Landévennec continua les grandes traditions de son fondateur. Elle semblait devoir longtemps encore affirmer sa puissante vitalité, quand la tourmente révolutionnaire passa sur elle et la balaya.

De l'antique monastère il ne reste aujourd'hui que quelques pans de murs vêtus de lierre, des fûts de colonnes où s'accrochent les lianes grimpantes, quelques dalles disjointes entre lesquelles l'herbe a poussé ses résilles vertes.

Mais l'œuvre de Gwennolé et de ses disciples n'a pas péri. Nimbée de poésie et de mystère, la pieuse figure de l'abbé de Landévennec resplendit merveilleusement dans le chaos barbare du cinquième siècle.

Si les hordes nomades et errantes, venues d'outre-mer, se sont enracinées au sol d'Armorique et ont pu former une nation ; si la péninsule gauloise inculte a

vu ses géantes forêts disparaître devant la hache inlassable des évangélistes et le paganisme de ses habitants céder à leur enthousiaste foi : c'est à l'œuvre de Gwennoù et de ses successeurs que nous en sommes redevables, moines héroïques, dont l'idéal chrétien sustenta le colossal labeur, défricheurs de forêts et défricheurs d'âmes.

FIN

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.....	5
AVANT-PROPOS.....	9
Arrivée de Fragan en Bretagne-Armorique.....	15
Enfance de Gwennoù.....	18
Départ pour l'île Lavré.....	21
Le monastère de Budoc.....	23
Premiers miracles.....	26
Résurrection de Maglus.....	28
L'oie de la petite Clervie.....	30
Le moine jaloux.....	32
Apparition de saint Patrice.....	34
L'île de Topepig.....	37
L'abbaye de Landévennec.....	41
La redoutable immortalité.....	43
Conversion du roi Gradlon.....	45
La ville d'Ys.....	47
Les disciples.....	51
Machinations diaboliques.....	52
Les quatre brigands de Crozon.....	54
Mort de saint Gwennoù.....	57
Outre-Tombe.....	59
EPILOGUE.....	62